

Digraphe, n°65, avril 1993
La leçon de Ribérac ou l'Europe française
ARAGON

Dans son *Racine et Shakespeare* de 1823, Stendhal écrivait : « M. l'abbé Delille fut éminemment romantique pour le siècle de Louis XV. C'était bien là la poésie faite pour le peuple qui, à Fontenoy, disait chapeau bas, à la colonne anglaise : «Messieurs, tirez les premiers.» Cela est fort noble assurément, mais comment de telles gens ont-ils l'effronterie de dire qu'ils admirent Homère? Les anciens auraient bien ri de notre honneur. Et l'on veut que cette poésie plaise à un Français qui fut de la retraite de Moscou ! » Cette image devait lui tenir à cœur, car il la reprenait dans le *Racine et Shakespeare* de 1825 :

«À mes yeux, ce style arrangé, compassé, plein de chutes piquantes, précieux, s'il faut dire toute ma pensée, convenait merveilleusement aux Français de 1785 ; M. Delille fut le héros de ce style ; j'ai tâché que le mien convînt aux enfants de la Révolution, aux gens qui cherchent la pensée plus que la beauté des mots; aux gens qui, au lieu de lire Quinte-Curce et d'étudier Tacite, ont fait la campagne de Moscou et vu de près les étranges transactions de 1814... »

Ces phrases me tombèrent sous les yeux à la fin de juin 1940, et il était bien difficile alors de ne pas les traduire dans le langage de l'actualité. Non que je fusse prêt à épouser ces vues stendhaliennes, ni très sûr que la pensée soit incompatible avec la beauté des mots, mais il y a un démon de l'analogie qui est bien fort, et surtout quand il s'en prend à des hommes qui sortent de l'enfer : et nous venions de rouler, à peine sortis des flammes de Flandres, à peine échappés à Dunkerque, de la Basse-Seine à la Dronne, et moins épuisés d'avoir retardé presque seuls la puissante poussée d'un ennemi démesuré que du formidable débat en chacun de nous suscité par des événements extraordinaires, du drame de la Patrie percée et de tant de témoins de la grandeur française abandon-nés derrière nous.

Au vrai ce qui comptait dans ces mots de Stendhal, ce n'était guère ce que cela m'inclinait à penser, par exemple, de la poésie de M. Paul Valéry, dont l'idée me vint qu'on pouvait substituer son nom à celui de Delille : mais bien

que pour Stendhal les hommes qui ont vu certaines choses rompent nécessairement avec ceux qui ont si bien vécu sans les voir, et qu'ils ne peuvent se contenter d'un art qui ne tiendrait pas compte de ces choses-là. Ma foi, ces six semaines valaient la retraite de Moscou, et j'en écoutais en moi les premiers retentissements dans cette petite ville de Dordogne où nous cantonnions dans la première stupeur de l'armistice. Le hasard nous avait conduits à Ribérac, où j'oubliai très vite Stendhal pour me souvenir qu'ici même était né un poète qui est loin d'avoir dans notre pays la gloire de Paul Valéry, voire de Dellile. Ignoré du grand nombre et même des *happy few*, il a été généralement exécuté d'un mot au passage par les plus remarquables érudits des soixante dernières années, de Gaston Paris à Henri Longnon, bien que Pétrarque l'appelât « grand maître d'amour », et que Dante... Mais il arrivait que nous déplongions de l'enfer, ce 25 juin 1940, comme à l'aube pascale de l'an 1300, Dante et Virgile, et que c'était de Ribérac que nous pouvions à leur semblance dire :

Et là fut notre issue pour revoir les étoiles.

Or, Dante, dans son *Purgatoire*, a parlé de cet Arnaud Daniel qui fut gentilhomme de Ribérac, et qu'on a si bien oublié. C'est où il rencontre Guido di Guinizello de' Principi, poète de Bologne en qui il salue son maître dans l'art du « doux style nouveau », car, dit-il, si ses regards et sa voix lui montrent tant d'amitié, c'est pour :

...vos vers si doux.

Car, tant que durera notre parler moderne

Ils me feront chérir jusqu'à leur encre même.

Mais Guido lui montre une autre ombre dans le *Purgatoire* qui ...

Fut meilleur ouvrier du parler maternel :

En vers d'amour, en prose de romans.

Il surpassa tout autre. Et laisse dire aux sots

Qui croient plus grand l'homme du Limousin¹

Dante s'approche de l'ombre et lui demande son nom :

Lors il se prit aimablement à dire :

« Tant m'abellis vostre cortes deman

Qu'ieu no me puesc ni voill à vos cobrire

Ieu sui Arnaut, que plor e vau cantan;

Consiros vei la passada folor,

E vei jausen la joi qu'esper, denan.

¹ Guiraud de Borneil. Les citations de Dante sont données dans le texte traduit par Henri Longnon.

Ara vos prec, per aquella valor

Que vos guida al som de l'escalina :

Sovenha vos a temps de ma dolor! »

C'est-à-dire : « *Tant m'enchanté votre courtoise question — Que je ne peux ni veux de vous me dérober : — Je suis Arnaud, qui pleure et va chantant. — Comme je vois ma démence passée, — Je vois la joie que j'espère à venir. — Or je vous prie, au nom de ce pouvoir — Qui vous guide au sommet de cet escalier : — Souvenez-vous à temps de ma douleur! »*

C'est un honneur étrange et sans second rendu ici par Dante à Arnaud Daniel, que de se départir pour huit vers de la langue italienne, et de pieusement rendre au poète de Ribérac son parler provençal. Il faut y voir que, par la filiation de Gui Guinizel (*Mon père à moi et de meilleurs que moi — Qui chantèrent d'Amour douces rimes légères*), Arnaud Daniel est désigné par Dante comme l'initiateur du « doux style nouveau », le maître premier de l'art dantesque. C'est bien de quoi convenait singulièrement Gaston Paris, écrivant :

« Le genre d'Arnaud Daniel qui nous paraît rebutant et puéril avait certains mérites dont le plus grand était, en donnant à chaque mot une importance exagérée, de préparer la création du style expressif, concis, propre et personnel qui devait se produire avec un incomparable éclat dans la Divine Comédie. »

L'important pour moi, fin juin 40, n'était pas que ce fantôme de Ribérac eût été à tort ou à raison maltraité par Gaston Paris. Mais que Dante et Pétrarque en lui reconnussent leur maître. Et aussi cette étrange leçon : que la langue de la Divine Comédie, généralement opposée à l'artificiel, au pédantesque langage de ses contemporains, que cette langue italienne, substituée au latin, cette langue compréhensible pour tous, fût née précisément du grand souci des mots qu'apportait à chanter, à « trouver », comme on dit, maître Arnaud Daniel, qui pratiquait *l'art fermé*. Il fut l'inventeur de cette sextine, couplet de six vers pliés à des exigences sans précédent dans la disposition des rimes, que Pétrarque et Dante lui empruntèrent. Et Dante se scandalise de ceux qui lui préféreraient Guiraud de Borneil, plus facile à comprendre :

Plus qu'à la vérité ils bayent à la vogue

Et là-dessus fondent leur sentiment

Avant que d'écouter ni l'art ni la raison.

(Tout récemment, j'y repensais, voyant, dans le Figaro, Gabriel Audisio demander : « *La Poésie pour tous est-elle une utopie?* » et citer Dante² à l'appui de sa thèse qui suppose le problème résolu par la négative. Audisio se prononce contre la « poésie recluse », et je ne me propose guère de m'opposer à lui. Mais que le problème de l'art fermé est plus complexe! Ne faudrait-il pas, avant de l'aborder, chercher son origine non dans la fantaisie du poète mais dans les circonstances de sa vie, le monde où il vivait, l'air qu'il respirait, la société même à laquelle le confinait l'histoire? Et puisqu'il est du jargon courant de parler en ces matières de responsabilité, ne voit-on pas que l'hermétisme de la poésie contemporaine on n'en fera pas bon marché par une simple sommation aux poètes d'avoir à se plus clairement expliquer, mais que si c'est la société qui est responsable du développement de la poésie, il faut changer la société pour changer les poètes, et non s'en prendre aux poètes dans le naïf désir d'améliorer la société.)

J'en reviens à Ribérac. Il y régnait un grand désarroi d'hommes de toute sorte : des familles débarquées dans des voitures antiques, on ne sait où racolées, avec leurs matelas sur la tête, et qui y campaient, quand ce n'était pas dans les granges avec les bêtes, les vestiges de notre division qui n'étaient que vingt pour cent des hommes entrés en Belgique, de petites unités mystérieusement égarées, des groupes d'ouvriers en bleus, « repliés » là sur des ordres inexplicables, des gendarmes venus de la Loire dans un grand car bondé, des autos avec des placards PRESSE à leur pare-brise, qui charriaient les débris des Messageries Hachette. Là-dessus, la chaleur, les arbres verts, les soldats qui se baignaient dans la Dronne, des gens hors d'eux, des enfants dépaysés, des femmes en robes claires. Non, ce qui me retenait dans l'image d'Arnaud Daniel, ce n'était pas seulement l'art fermé, cette incroyable invention de règles nouvelles, de disciplines que le poète s'impose et fait varier à chaque poème, ce dessin des rimes qui ne sont pas là tant pour sonner d'un vers sur l'autre, car elles se répondent après six ou huit vers, d'une strophe sur l'autre, mais à raison de trois par vers parfois, deux rimes intérieures pour une rime terminale, ou suivant une variation

² Le passage est à citer « Et j'en viens à Dante que l'on est en passe de redécouvrir. À merveille, si l'on écoute toute sa leçon. Chacun sait que Dante n'est pas un poète " facile ". Il faut souvent le lire au-delà de la lettre, savoir trouver son sens ésotérique. Nous n'ignorons pas non plus qu'il a subi l'influence de l'eschatologie musulmane et des mystiques de l'Islam. Oui... mais les cochers et les faquins d'Italie récitent parfois des vers de Dante. Pourquoi? Parce que Dante, premier des poètes qui ont une audience universelle, a délibérément rompu avec la langue des initiés de son temps, le latin, pour s'exprimer dans ce qu'il appelait lui-même l'italien vulgaire, la langue de tous les gens de son pays, boulangers, pêcheurs, marins et bergers. Je ne sais pas si Dante avait médité sur " l'utopie de la poésie pour tous " mais il est bien évident qu'il n'avait pas la haine du profanum vulgus au point de craindre que ses lecteurs risquassent d'être dix millions plutôt que dix sizaines. Libre aux zéloteurs de la poésie sans public d'accuser Dante d'avoir prostitué la poésie en faisant corps avec le troupeau! »

dans leur succession qui épuise toutes les dispositions possibles d'une strophe sur l'autre, non : ce qui faisait que je ne pouvais me détacher l'esprit de Maître Arnaud, c'était que, dans un temps où mon pays était divisé, et par la langue, et dans sa terre, où il y avait un roi de Paris, et un roi d'Angleterre qui tenait la moitié de la France, et dans le Nord un comte de Flandre, dans l'Est un comte de Champagne, dans un temps où mon pays était encore épuisé par les folles saignées des Croisades, qui seules remettaient d'accord des princes ennemis contre les ennemis de l'Est lointain, il se soit développé une poésie qui porta plus loin et plus haut que les étendards de ces princes la grandeur française, et fit naître dans l'Italie de Virgile et d'Ovide une gloire, une grandeur nouvelles, qui se réclament de la France. J'étais saisi de cette idée, quand tout paraissait perdu, elle venait me rendre le courage et la confiance en nos destinées, et c'est de quoi je resterai à jamais reconnaissant à Maître Arnaud Daniel.

Par lui, mon esprit s'était vu tout occupé de cette période extraordinaire qui couvre la fin du règne de Louis VII à la première part du règne de Philippe Auguste, et qu'on a pu appeler l'âge d'or de la littérature française médiévale. Alors toutes les valeurs qui domineront, créeront l'expression occidentale, jusqu'à l'époque moderne, surgissent en France, dans ce creuset merveilleux où tant de fois les invasions vinrent mêler leurs laves. Et quand je dis toutes les valeurs, c'est que la filiation de Pétrarque et de Dante à Arnaud Daniel n'est qu'un exemple particulier, malgré la grandeur des poètes italiens, une infime part de ce qui naît de la France à la fin du XIIe siècle, dans un moment où elle est si déchirée, que je ne puis l'expliquer que par l'époque présente.

C'est de ce temps que les écrivains osent utiliser les deux langues du Nord et du Midi, les langues vulgaires, la provençale et la française, au lieu du latin : à ce point enfin détachées du latin, ces «vulgaires» dictent selon leur génie propre des œuvres qui n'ont plus rien, même à les imiter, des œuvres qui firent Rome si grande. La société féodale les a modelées, ces langues, et elles la traduisent, et l'on voit apparaître la poésie telle que nous l'entendons aujourd'hui encore : c'est à la fois la poésie épique des chansons de geste, la poésie lyrique et, invention prodigieuse, le roman. Le même demi-siècle engendre le vers français, l'assonance, la rime, les mètres qui pour huit siècles régiront l'octosyllabe, l'alexandrin, le décasyllabe (dont on a dit qu'il était le plus français de tous). En un mot, il crée la langue et la forme françaises, invente les genres poétiques, en complique les lois et les modes, fait apparaître la distinction des rimes féminines et masculines, imagine les strophes, tous les raffinements de la poétique que les poètes du XIXème siècle cherchant du nouveau ne feront, de Hugo à Verlaine que réinventer les trouvailles du XIIe : ils auront beau appeler d'un nom embourgeoisé, rimes riches, les rimes «chères» des trouvères, ils ne dépasseront jamais, même dans les jours mallarméens, ni dans l'orchestration poétique d'un René Ghil,

les jeux anciens de l'art fermé, ils n'atteindront que rarement ces rimes de trois et quatre syllabes que Chrétien de Troyes appelait superbement rimes «léonines».

Et ceci pour la forme.

Car la seconde moitié du XIIe siècle français est grande pour autre chose, et pour autre chose nous est à cette heure terrible le réconfort, le viatique nécessaire et grisant.

C'est qu'alors, de France, naquirent aussi les grands thèmes poétiques qui n'ont pas cessé de faire battre nos cœurs, mille et mille fois repris, variés à l'infini, rebrassés par l'histoire, et non seulement les thèmes poétiques eux-mêmes, mais leurs incarnations les plus hautes, les types humains qu'ils animent et qui les animent, les personnages nés en France, qui devinrent les héros de l'Europe entière, de l'Italie, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Scandinavie, de l'Espagne et du Portugal. C'est qu'alors, dans la seconde moitié du XIIe siècle, la France connut cette gloire, cet orgueil immense d'envahir poétiquement l'Europe, c'est alors qu'elle fut pour la première fois la France européenne, comme elle devait le redevenir au XVIIIe et au XIXe siècle par l'expansion de la philosophie des lumières. Quelle singulière aventure! Et le plus singulier n'est-il pas dans l'ignorance où se tiennent les Français, dans leur grande majorité, de cette période triomphale de leur pays? Qui plus est, il règne à ce sujet un préjugé défavorable, et qui fait que nombre de Français se sentent très peu fiers de ce que leur pays ait engendré, et répandu par le monde une civilisation véritable, qui a des traits si caractéristiquement français, et qui pour ainsi dire embrasse et rassemble les notions, les mythes, les légendes de cette grande époque dans une sorte de morale qui ne pouvait naître que chez nous, mais qui a subjugué nos voisins, et qui est la *morale courtoise*.

Voilà le grand mot lâché. Mais avant d'en venir à ce qui sur ce point me sépare de quelques-uns, je voudrais dire qu'il me paraît impossible, quelle que soit la priorité des poètes et des penseurs du Midi en cette matière, de les opposer à leurs imitateurs ou mieux à leurs continuateurs du Nord, comme on tend à le faire. Une revue n'annonçait-elle pas récemment un numéro qu'on attend avec beaucoup d'intérêt, dont le sommaire semble vouloir donner le monopole au génie d'oc d'un esprit qui naquit, certes, en Provence, mais ne grandit qu'autant qu'il devint celui de la France entière? L'heure me paraît mal choisie pour une dissociation qui confirme une frontière intérieure, tout artificielle. C'est au XIIe siècle que dans la poésie apparaît pour la première fois le sens français, le patriotisme des mots, qui parle de notre pays avec toutes les câlineries de l'amour. C'est dans ce siècle aussi que les inventions méridionales prirent leur grandeur en se transformant dans le Nord, en Champagne ou en Flandre, si bien que, née de Provence, la poésie française au contact des imaginations celtiques, donna en Chrétien de Troyes la plus haute figure de l'art de «trouver», le poète

parfait, qui réunit la grandeur du romancier à la force du chanteur. Mais avant d'en venir à lui, j'en reviens à la morale courtoise.

Née dans le règne de la violence, et en quelques années portée à une floraison sans égale, cette morale qui vient indiscutablement de Provence, grandit, on le sait, dans les cours désertées par les Croisés, autour d'Éléonore d'Aquitaine et de ses filles, Marie de Champagne et Alix de Blois. Elle est une réaction prodigieuse à la barbarie féodale, elle porte ce trait qui lui vaut tant de brocards d'avoir donné aux femmes leur revanche sur la morale de leurs seigneurs, qui s'étaient fort bien arrangés du christianisme pour établir l'hégémonie maritale. Ce préjugé défavorable, dont je parlais, vient de ce que de cette morale courtoise on ne veut se souvenir que pour y railler la place donnée aux femmes, fort abusivement confondue avec la gynécocratie que redoutent les sociétés entourées de voisins qui s'exercent au maniement des armes. Je me souviens de l'avoir vu exécuter en moins de deux dans un texte, de ton définitif, signé d'un de nos meilleurs écrivains. Il semble d'ailleurs qu'Henry de Montherlant, que j'ai ici en vue, confonde la morale courtoise, cette civilisation que nous avons donnée à l'Europe avant que l'Europe eût pris conscience d'elle-même, avec ce qu'il appelle la morale de *midinette*, et sur quoi il faudrait s'entendre.

Je suis tenté, en acceptant la terminologie de Montherlant, de prendre contre lui en presque toute occasion le parti des midinettes. Il est probable que cela me mettrait moins souvent en fâcheuse posture que de faire le contraire. Mais une conception assez grossière qu'on se fait de ce qui fut appelé les « cours d'amour », me paraît seule justifier une homologation de la niaiserie sentimentale, qu'a seule en vue Montherlant, avec la conception médiévale de la chevalerie, de l'honneur, du service de l'aimée, de la soumission du chevalier à sa dame. Tout cela ne comporte en rien cet efféminement que Montherlant combat. Les chevaliers de Chrétien de Troyes, par exemple, pour soumis qu'ils veuillent être à leur dame, ne sauraient jamais hésiter à sacrifier le bonheur qu'ils trouvent auprès d'elle à ce devoir d'aventure, qui caractérise le héros médiéval, et il n'est rien qu'ils redoutent tant d'être traités de *récréants*, c'est-à-dire de lâches quand on peut croire qu'ils s'endorment dans ce bonheur. Je ne suis pas très sûr que Montherlant, s'en prenant à la morale courtoise, et réunissant sous les espèces de la morale de *midinette* bien des éléments disparates, n'ait pas en réalité visé (il en est fort capable) toute la morale chrétienne. Je me permettrai de lui signaler qu'il existe entre la morale chrétienne et la morale courtoise des divergences très singulières, où son goût du paganisme trouverait aliment.

Pour ce qui est de la *midinette*... Il faut dire que bien des gens reprennent cette expression qui fait fureur, morale de *midinette* par-ci, morale de *midinette* par-là. Montherlant leur a donné du sucre et ils ont sauté dessus.

Ils sont ravis de pouvoir assouvir ainsi leur misogynie, leur nietzschéisme au petit pied, ou simplement leur snobisme. *Midinette* fait vraiment mal dans le tableau, qui voudrait penser comme une midinette? Le drôle est qu'Éléonore d'Aquitaine, reine de France, soit devenue dans l'affaire la première midinette, comme Georges Clemenceau se disait le premier flic de France. Il est vrai que Montherlant n'a pas à répondre de ses épigones. Le danger de sa brillante invention est pourtant de nous faire entendre que le débat premier se place entre l'homme et la femme, comme d'autres disent entre les jeunes et les vieux, les grands et les petits, les maigres et les gros, etc. Par là, la morale de midinette comme danger me rappelle beaucoup le *péril jaune* du début du siècle.

La morale courtoise, donc, qu'il est singulier (replacée en son temps et dans le cadre de la société qui la fit naître) qu'un Français décrie en bloc pour ce qu'elle représente du prestige français, envahit l'Europe avec cette énorme littérature nouvelle de la fin du XIIe siècle, la poésie, la chanson de geste et le roman français. Cette morale de l'amour est vraiment le prélude des idées qui feront plus tard de la France le flambeau du monde. On la réduit trop souvent à ses simples éléments, à son état premier, telle qu'elle naît en Provence, et on voit mal qu'avant de gagner l'Europe, elle avait été reprise, refondue, amplifiée dans les sociétés féodales du Nord français. Elle porta à travers l'Europe une passion de justice, le goût de la chevalerie, de la défense des faibles, de l'exaltation des hautes pensées. Et avec elle, le renom français: *«C'est sous l'adoubement du chevalier français et le bliaut en drap d'Arras ou de Reims que ces héros et héroïnes des lettres, Arthur et Gauvain, Iseut et Guenièvre, feront la conquête du monde et la croisade des cœurs»*, écrit M. Gustave Cohen, dans son livre capital sur Chrétien de Troyes. Plus que toute autre œuvre, ce sont les romans de Chrétien de Troyes, ou les imitations sans nombre qui en furent faites, qui propagèrent alors la pensée française à l'étranger. Avec eux triomphe aussi la forme nouvelle du roman, qui s'il n'est point inventé par Chrétien même, connaît par lui la gloire, et à propos duquel M. Gustave Cohen écrit :

«Jamais la France n'y a mieux attesté (qu'au moyen âge) l'originalité de son génie créateur et ceci est particulièrement évident dans l'invention du roman, dont le nom même est révélateur, car il signifie primitivement traduction du latin en langue vulgaire (roman). Or ce genre... a été tellement attribué à notre nation qu'il s'est identifié avec l'appellation de notre parler ancien, au point que l'on parle assez singulièrement de roman anglais, du roman allemand.»

Comme Arnaud Daniel, Chrétien de Troyes ne s'est guère vu rendre justice dans son propre pays, et défendu jusque-là par les seuls auteurs allemands, il devait attendre en France que M. Gustave Cohen enfin vînt lui assigner sa place véritable dans notre littérature et l'histoire de notre esprit. Le livre de cet éminent professeur devrait être lu non des seuls spécialistes, mais du grand public, et être commenté dans les écoles, ainsi que le devraient être les

ouvrages de Gaston Paris, d'Alfred Jeanroy, de Joseph Bédier. Ce n'est pas qu'entre les poètes et le public qu'il y a divorce, comme le constate amèrement Gabriel Audisio : mais aussi entre la critique, la science, l'histoire et le public. À la connaissance de notre « sublime moyen âge, questi tempi della virtù sconosciuta (ce temps de l'héroïsme méconnu) », comme écrit Stendhal, les Français gagneraient une plus haute conscience d'eux-mêmes, qu'il n'est pas sûr que les humanités grecques et latines suffiront à leur donner. Et où en trouveraient-ils une plus haute image qu'en Chrétien de Troyes, qu'on ne peut guère aujourd'hui connaître en France que par l'ouvrage de M. Gustave Cohen ?

La première leçon de Chrétien de Troyes, c'est bien cette fusion du Nord et du Midi (l'amour provençal et la légende celtique) qui est à proprement parler l'esprit français à sa naissance. C'est la leçon de notre unité. Je comparais plus haut, et cette image est venue à plusieurs, la France à un creuset. Nulle part on ne le voit mieux qu'ici et ce n'est pas le hasard qui fait que des hommes dont les idéologies sont irréductibles l'une à autre se soient rencontrés pour dire qu'il n'y a pas de race française, mais qu'il y a une nation française, qui est l'harmonieuse fusion des races à cet extrême occident : que nos auteurs s'affrontent à nouveau ailleurs, mais ici un instant l'évidence française les a réunis. Sans doute qu'à l'origine, chez Chrétien de Troyes, de cet heureux concours des forces, il faut voir les mariages successifs d'Éléonore d'Aquitaine, et l'esprit de la Provence qu'elle apportait de la cour de son père à la cour de Louis VII, puis à la cour d'Henri Plantagenêt. Mais Chrétien de Troyes a pu être un courtisan auprès d'Éléonore et de ses filles, ce qui fait sa grandeur, c'est la coïncidence de cette cour aux princesses et des intérêts véritables de la France, c'est par-delà les dissensions des familles princières l'unité du pays qu'elles se déchiraient.

M. Gustave Cohen a fort audacieusement comparé Chrétien de Troyes à Balzac, et dit qu'on ne pourrait pas plus comprendre le XIIe siècle français sans lui, que notre XIXe sans l'auteur de *La Rabouilleuse* et du *Père Goriot*. Il me semble qu'on pourrait aussi justement comparer Chrétien à Tolstoï, dont il a été dit par une expression d'une grande beauté qu'il avait été « le miroir de la révolution russe ». Chrétien de Troyes est le miroir de la société féodale française, de ses mœurs, de ses grandeurs et de ses faiblesses, et aussi des forces qui l'animent, de ses contradictions et des germes croissants qu'on aperçoit en elle de sociétés qui la détruiront pour se substituer à elle. Il nous mène de la chaumière au château; avec lui nous pénétrons chez l'humble vavasseur dont la fille est vêtue d'une tunique trouée et à la cour du roi Arthur; nous assistons à Nantes au couronnement d'Erec, qui semble être peint d'après celui de Godefrey, frère d'Henri II Plantagenêt à Nantes, en 1158 (*Erec et Enide*); les vêtements, les étoffes, les armes de l'époque de Chrétien de Troyes, prêtés à ses héros, nous sont minutieusement décrits; nous en connaissons les modes, les divertissements; nous apprenons par le

menu les détails de la vénerie, le harnachement des chevaux; nous visitons les boutiques et les marchés, les châteaux d'Angleterre et les villes flamandes, dont avec *Perceval* nous verrons fonctionner les communes; enfin, avec *Yvain ou le Chevalier au Lion*, les ouvrières du textile font leur première apparition dans la poésie française, et même dans la poésie tout court, dans le château de Pesme Aventure, où Chrétien décrit :

« ... un tableau fait d'après le modèle vivant, semble-t-il, de ces ateliers d'Arras ou de Troyes, où de pauvres ouvrières, mal vêtues, cousaient les orfrois et tissaient les tapisseries dont devaient s'enrichir et s'orner la Chambre des Dames et les salles des chevaliers, luxe fait de misère... ».

Ce texte surprenant qui entre jusque dans les détails des salaires des femmes au château de Pesme Aventure, M. Gustave Cohen en dit encore :

« Il y a lieu de revenir un instant sur ce curieux tableau de la misère naissante du prolétariat de l'industrie de luxe, soie, tapisserie, orfrois, alors en formation dans les grandes villes de l'Artois, de Flandre et de la Champagne, et où Chrétien, malgré ses tendances aristocratiques, ne cherche pas à dissimuler sa pitié pour celles dont le travail crée de la richesse et du bien-être sans qu'elles-mêmes y prennent part. Il y a l'accent d'une grande revendication dans cette plainte émouvante où s'exhale leur misère, plainte qui devait faire penser aux auditrices et aux lectrices de Chrétien de quelle sueur était trempé l'or pourfilé de leur cotte ou de leur bliaut. »

Ailleurs, le même auteur a comparé ce passage à la célèbre *Chanson de la Chemise* de Thomas Hood, qui, en 1843, marque de même façon la société manchestérienne et le développement industriel du XIXe siècle, chanson à laquelle les sociologues ont reconnu une si grande valeur symptomatique³.

Sur ce fond précieux comme la vérité surgissent les personnages de Chrétien de Troyes. Et de ceux-ci, il suffit de dire les noms pour que l'on saisisse quelle grandeur avec eux est née chez nous, quelle influence incomparable par eux la France exercera pendant des siècles et jusqu'à nos jours sur l'esprit et les rêves des autres peuples. C'est dans un roman de Chrétien, aujourd'hui perdu, que trente ans avant Bérroul, apparaissent Tristan et Yseut. C'est dans Erec et Enide que pour la première fois il est question du Roi Arthur, de la Table Ronde et de tous les personnages du cycle arthurien.

³ Comme je soulignais en Chrétien de Troyes la fusion de l'amour provençal et de la matière celtique, annonçant l'unité française, je voudrais ici marquer que dans la forme et la méthode littéraire une démarche analogue dans les romans de Chrétien se produit ; l'art méridional « idéaliste », au sens non philosophique du mot, tend à l'abstraction, tandis que l'art français, l'art champenois ou flamand, relève d'une tradition réaliste, et chez Chrétien de Troyes ces deux tendances se surajoutent, coexistent et se corrigent. C'est là, dans l'histoire de notre littérature, un précédent de grande importance. Cette conciliation des deux tendances de l'esprit créateur, c'est à proprement parler la caractéristique des grandes œuvres françaises, de celles qui s'élèvent à la valeur universelle, et portent au-delà de nos frontières le message de notre pays.

C'est Chrétien qui inventa Lancelot du Lac, et faut-il oublier que dans *l'Enfer*, lorsque Francesca di Rimini répond à l'interrogation de Dante, elle dit :

*Certain jour, par plaisir, nous lisions dans le livre
De Lancelot comment l'Amour le prit...*

.....
*Lorsque nous eûmes lu, du désiré sourire,
Qu'il fut baisé par un si bel amant,
Lui qui jamais de moi ne sera divisé,*

*Il me baisa, tout en tremblant, la bouche.
Le livre, et son hauteur, fut notre Galehaut;
Pas plus avant ce jour-là nous n'y lûmes.*

Ainsi les rayons de France, de cette France dont peut-être pour la première fois l'idée se lève avec Chrétien de Troyes⁴, vont éclairer le tréfonds des rêveries italiennes, allemandes, anglaises, et ils nous reviendront après de longs siècles, renvoyés par les miroirs d'Allemagne, d'Angleterre, d'Italie, de Dante à Wagner, par les Minnesingers et Shakespeare, sans parler de l'Espagne et de Cervantès⁵, mais pour ajouter encore à la grandeur française, il fallait que Chrétien inventât et fit vivre la figure la plus noble, la dernière de son œuvre, Perceval le Gallois, qui revint en France sous le nom de Parsifal.

Oui, c'est de notre premier poète national, en qui s'unissaient les sentiments et les traditions des diverses parts de notre patrie, qu'est née la première image de Parsifal (et il importe peu qu'il ait trouvé, en France d'ailleurs, des éléments de sa création dans le *Joseph d'Arimatee* de Robert de Boron, ce qui est problématique). Il y a là matière à la méditation et à l'exaltation. Pour autant que *Perceval* est le dernier message, et le couronnement de toute l'œuvre de Chrétien de Troyes. Issu du monde courtois, mais d'un poète mûri qui a cessé d'être le courtisan qu'il était encore écrivant *Lancelot ou le chevalier à la charrette* à la cour de Marie, comtesse de Champagne, Perceval est la sublimation, le perfectionnement aussi de cette morale courtoise qui devait gagner l'Europe à la France. C'est là plus qu'ailleurs que

⁴que jamais de France ne sorte,
la gloire qui s'y est arrêté. (Cligès, vers 38-39.)

⁵ . Qu'on s'étonne de trouver ici le nom du grand détracteur des romans de chevalerie, c'est encore convenir que sans Lancelot il n'y aurait pas eu de Chevalier de la Triste-Figure. Les échanges de héros entre l'Espagne et nous attestent l'influence française sur le *Romancero* même à qui nous devons le *Cid*. Et l'ombre des moulins de Don Quichotte plus tard, viendra s'étendre sur *Candide* et *Jacques le Fataliste*. Ce dialogue par-dessus les Pyrénées se résout dans Hugo et notre romantisme.

nous irons chercher la leçon de Chrétien de Troyes, qui subit la mode de son temps et s'en dégagea, qui épura sa pensée d'œuvre en œuvre et atteignit à la plus haute poésie dans son dernier roman. Aux détracteurs de la civilisation courtoise, qui n'y veulent voir qu'une morale enjuponnée, on peut opposer le célèbre début de *Perceval*, où dans la forêt le Simple, fils de la veuve, rencontre pour la première fois d'autres hommes, des chevaliers armés. On sait que la mère avait voulu tenir son fils loin du métier de guerre, en le gardant dans l'ignorance même des armes et de la chevalerie. On l'imagine, elle dont le mari avait été tué à la dernière guerre, se jurant : Plus jamais ça! et conseillant ses amis : Ne laissez pas vos enfants jouer aux soldats! C'est de cette absurdité que nous avons connue que part l'histoire du jeune Perceval, qui deviendra le Chevalier aux Armes vermeilles. On ne peut croire vraiment que Chrétien partageât les sentiments de la veuve. Mais ennemi de la force brutale, de la violence qui opprime, il nous donne le premier dans l'histoire la leçon de Perceval, et, paraphrasant à peu près une formule moderne, je la résumerai dans ces mots : *Un homme qui ne s'exerce pas au maniement des armes est indigne de vivre*, que l'histoire a sévèrement confirmés.

Le Perceval de Chrétien est par plusieurs points différent du Parsifal de Richard Wagner (quand ce ne serait que pour ce qu'il aime embrasser les demoiselles). Il est le chevalier errant qui protège les femmes, les faibles. Il n'est pas cette dernière expression de l'individualisme où Wagner et Nietzsche se rejoignent, et qui donne à Maurice Barrès, l'homme du Culte du Moi, l'occasion d'une de ses plus belles rêveries (*Le regard sur la prairie* dans *Du Sang, de la Volupté et de la Mort*). Perceval est le porteur de vérité, le justicier. Il est l'incarnation la plus haute du Français, tel qu'on voudrait qu'il soit, tel qu'il est quand il est digne de ce nom.

Le culte de la femme⁶ ici concilié avec la mission de l'homme éclaire cette mission de justice et de vérité. Faut-il vraiment développer cette image, et

⁶. Le culte de la femme... il faut s'en expliquer : la place alors faite à la femme a la valeur d'une réaction contre la barbarie régnante, le traitement inhumain de la femme, bonne à faire des enfants et rien d'autre, telle qu'on la voit encore, quelques années avant les premiers romans, dans nos chansons de geste. Si l'amour provençal traitant à sa manière abstraite de cette question renverse purement les valeurs, et donne avec quelque simplicité à la femme cette prééminence, que la vie, et l'abus de la force, donnaient à l'homme dans la société médiévale, on le voit, sous la lumière tempérée du nord, changer de caractère : et ce n'est pas un hasard qui fait si souvent reprendre à Chrétien de Troyes le problème de la récréance de l'amant heureux :

*Comment? seriez-vous donc de ceux »
ainsi parla Messire Gauvain
qui par leurs femmes valent moins? ,*

Et cette exclamation de Gauvain, dans *Yvain ou le Chevalier au Lion*, traduit ce qui est la morale de France, différente de la morale provençale; la place donnée à la femme implique le devoir féminin, qui est de ne pas diminuer l'homme, et de reconnaître la nécessité de l'aventure, qui est le mouvement même de la vie pour l'homme, le sens de la vie. J'y reviens pour montrer cette dialectique de la civilisation française, mais il ne faut jamais oublier, lisant ceci, que tout ceci de

tout Français conscient de l'histoire de son pays ne reconnaîtra-t-il pas ses héros préfigurés en Perceval, la France même préfigurée en Perceval? Perceval nous fait mieux comprendre notre passé, mais aussi il est une leçon pour le présent et pour l'avenir.

On me dira qu'il y a des tâches plus pressantes que l'étude de Chrétien de Troyes et des poètes de notre XII^e siècle, et j'en conviens sans peine. Les mêmes gens me le diront qui se sont peut-être alarmés de me voir plus haut faire l'éloge de Maître Arnaud Daniel et de son « *clus trover* », de l'art fermé. Ils n'ont point sans doute comme moi foi profonde en l'efficacité de la connaissance, mais aussi, et sans doute ai-je à les rassurer, verront-ils dans mes propos je ne sais quelle fuite vers le moyen âge, quelle diversion qui serait, je m'empresse de le dire, une véritable *récréance* aux jours que nous vivons (j'ai failli écrire : aux jours que nous mourons). Dirai-je qu'à fréquenter Cligès, Yvain, Lancelot, Perceval ou Tristan, il me semble bien moins m'écarter de mon temps (dont Stendhal s'il l'eût connu aurait peut-être dit aussi qu'il était un temps de valeur, d'héroïsme méconnu) qu'à lire les ouvrages d'André Gide, de Drieu la Rochelle ou de Jean Giono⁷. Sans doute de cet héroïsme d'aujourd'hui, de cette fidélité profonde, y a-t-il des milliers d'exemples vivants qui me dispenseraient de Perceval ou de Tristan. Mais en peut-on aujourd'hui parler? Assurément pas. C'est eux que je salue en Perceval, le Chevalier vermeil. Et pour ceux qui me diront : « Mais l'art fermé, voyons! N'êtes-vous pas fou à ce point de vous dédire? » je leur rappellerai que l'art de Maître Arnaud avait pour premier objet l'amour, et l'amour de dames inaccessibles et peu faites pour un petit gentilhomme sans

nos jours a valeur de symbole et de symbole seulement. Il faudrait se garder de croire que j'y vois « des mots d'ordre », comme nous disons dans notre langage moderne, bien que le culte de la femme prenne de nos jours un sens de protestation. Et il ne m'échappe pas qu'on aurait beau jeu à m'opposer le mot de Stendhal par quoi j'ai voulu que tout ceci s'ouvrît, et à me dire que pour des hommes qui ont subi Dunkerque, et la retraite de France, c'est une chose étrange que de proposer une poésie médiévale. J'en ai pleinement conscience et ne propose pas un retour à Chrétien de Troyes, mais l'étude des premiers maîtres français. De la poésie qui vient il y aurait trop à dire : ce n'est plus le Graal que va quérir le Perceval de la deuxième moitié du xx^e siècle, ni même la Joie (bien que Patrice de la Tour du Pin ait emprunté son titre *La Quête de Joie à Erec et Enide*). Et il est probable que sa conception de la chevalerie sera aussi lointaine, je ne dis pas de celle d'Arthur ou de Gauvain, mais des «Saint-Cyriens aux gants blancs », que pouvait l'être Stendhal de l'honneur suivant les principes de Fontenoy.

⁷ Comparer au « vivre à plat ventre » de cet auteur, les vers de Chrétien de Troyes dans *Lancelot ou le chevalier à la charrette* :

Se assez miaux morir ne vuel

A enor, que a honte vivre

(Il vaut bien mieux mourir

A l'honneur, qu'à honte vivre).

Et dans le même roman :

Mieux vuel morir que retourner

(Il vaut mieux mourir que reculer).

fortune, ou des clercs qui s'étaient faits jongleurs. Ces dames avaient toujours un mari, et s'il n'était pas nécessairement jaloux d'elles, il l'était toujours de son honneur, et il commandait à des hommes d'armes. Le «*clus trover*» permettait aux poètes de chanter leurs Dames en présence même de leur Seigneur. Il n'était point si fermé qu'il le fût pour les autres poètes, et il a engendré par le monde de grands poèmes où passe à jamais l'air de chez nous.

Enfin, il me semble, à cette heure de la France, essentiel de se souvenir de quelques vérités : on les trouvera, par exemple, dans le précieux ouvrage d'Alfred Jeanroy, écrit en 1889, réédité en 1925, où ce remarquable savant a démontré, par le recensement des thèmes lyriques dans la poésie en Italie, en Allemagne, au Portugal⁸, que tous ces thèmes avaient existé en France dès le moyen âge, c'est-à-dire que la France est la mère de la poésie européenne, imitée de nos poètes. Et à nos vassaux en poésie, j'ajouterai l'Angleterre : il faut se rappeler non seulement que c'est en France que l'Angleterre a trouvé Arthur, son roi de légende, et que sa poésie est avant tout arthurienne, mais que dans

Roméo et Juliette, ce sommet de l'art shakespearien, l'instant de l'émotion la plus haute est l'instant où Roméo à l'aube doit quitter Juliette. Or, cette aube est une « aube » française, comme on appelle les chansons de séparation qu'au XIIe siècle cultivèrent nos poètes, le rossignol et l'alouette qui y chantent sont des oiseaux de France, et la plus belle scène d'amour que les hommes aient inventée n'est que la reprise d'un thème français, cent fois chanté pendant notre XIIe siècle. Puissent les poètes français d'aujourd'hui puiser en ceci l'orgueil nécessaire à notre destinée, et se préparer pour les jours où surgira le nouveau Chevalier vermeil. Alors leur langage, préparé dans les laboratoires de l'art fermé, «*en donnant à chaque mot une importance exagérée*», deviendra clair pour tout le monde et pour eux-mêmes, et ce sera la véritable aube française, qui ne connaît pas les frontières et se lèvera si haut qu'on la verra du bout du monde.

⁸ ... Il y a non seulement identité de sujet dans notre poésie lyrique et celle de l'Italie, de l'Allemagne et du Portugal, mais il y a eu imitation directe de l'une par les autres (A. Jeanroy, *Les Origines de la poésie lyrique en France au moyen âge*). Et ce qui est vrai des thèmes est vrai de la forme : la rime est française, les strophes sont françaises, le refrain est français.